

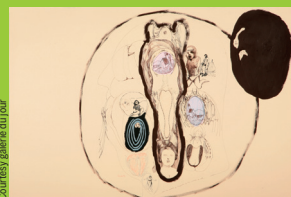
EXPOS

CETTE SEMAINE

VERNISSAGES

SIMON ENGLISH

Jusqu'au 12 décembre, à Paris



Révélu lors de l'exposition mythique des Young British Artists organisée par Saatchi en 1994, l'artiste britannique Simon English

expose à la galerie du jour un ensemble de dessins et collages singuliers de petit et grand formats qui mélangent sans complexe références historiques, littéraires et culturelles.

A la galerie du jour, agnès b, 44, rue Quincampoix, Paris IV^e, tél. 01.44.54.55.90, www.galeriedujour.com

LEE BUL ET ROBERT ADAMS

A partir du 16 novembre, à Paris

En écho à l'architecture de verre de la Fondation Cartier conçue par Jean Nouvel, l'artiste coréenne Lee Bul expose un ensemble de douze sculptures monumentales de cristal et d'aluminium. En parallèle, une exposition personnelle et historique du photographe



Lee Bul, Sternbaum J., photo Rhee Jae-yong

du paysage de l'Ouest américain, Robert Adams. A la Fondation Cartier, 261, boulevard Raspail, Paris XIV^e, tél. 01.42.18.56.50, www.fondation.cartier.com

MARK LECKEY

Jusqu'au 13 janvier, à Dijon



Concentrée dans le seul espace du centre-ville (l'Usine est fermée pour cause de travaux), l'exposition personnelle de Mark Leckey déploie l'univers mélancolique de cet artiste anglais né en 1964. A découvrir, donc, un ensemble de films et d'installations vidéo à l'esthétique pop et punk qui s'inspirent du contexte socioculturel de la Grande-Bretagne.

Au Consortium, 16, rue Quentin, Dijon, tél. 03.80.68.45.55, www.leconsortium.com



Small Fridge, 2007, courtesy Galerie Frank Elbaz, Paris

Désillusion

KAZ OSHIRO peint des objets en trompe-l'œil : un hyperréalisme désenchanté et radical.

Vue de l'extérieur, l'exposition de l'artiste Kaz Oshiro n'en est pas une. Ou à peine, tant l'espace de la galerie Frank Elbaz a été radicalement ramené à un intérieur domestique comme déserté par ses occupants, quelques meubles légèrement usés, de cuisine ou de rangement, laissés là comme après un déménagement. C'est donc un étrange appartement-témoin que l'on aperçoit de l'autre côté de la vitrine et que l'on est invité à visiter : non pas rutilant, neuf et prêt à l'achat, mais au contraire désaffecté, témoin d'une présence absente, d'une existence passée dont il ne reste aujourd'hui que de menues traces – taches de graisse sur le micro-ondes, vieux autocollants punk-rock sur l'étagère, ronds de café sur le frigidaire. "Au sein d'un tel espace, affirmant sans conviction son indifférence, il ne fait d'ailleurs ni chaud ni froid", pour citer encore et toujours Alain Robbe-Grillet.

Un détail, malgré tout, ne vous aura pas échappé : vu de dos, le micro-ondes posé près de la vitrine n'en est pas un lui non plus. Ce n'est qu'un leurre. Il est tout vide à l'intérieur, et ce "vide intérieur" des objets qui forment notre environnement domestique, qui ambiancent notre intimité nous dit sans doute quelque chose d'autre. De quoi s'agit-il alors ? Très simplement, mais avec une virtuosité éblouissante de précision, l'artiste Kaz Oshiro peint des objets en trompe l'œil. Ce n'est pas de l'acier que cet évier, ce n'est pas du bois mélaminé que cette étagère, ce sont à chaque fois des toiles peintes et montées sur châssis qui reproduisent le volume et la forme des objets

en question. Et il en va de même pour les traces d'usage et d'usure relevées tout à l'heure : stickers légèrement décollés, traces de clopes et marques de doigt graisseux ne sont là encore que des effets de peinture, de purs trompe-l'œil. L'illusion est parfaite.

C'est donc un peintre, Kaz Oshiro. Né au Japon en 1967 et basé à Los Angeles, il marque d'un côté son appartenance à la scène artistique trash de la côte Ouest des Etats-Unis, mais sur un mode minimal, radical et presque zen. Car sa pratique virtuose du trompe-l'œil n'est pas sans rappeler par ailleurs l'art tout manuel et si précis de la calligraphie nipponne. Mais surtout, on songe inévitablement à la rapprocher du mouvement pictural hyperréaliste américain apparu au début des années 70.

Loin des vitrines et des enseignes rutilantes de magasins peintes en trompe l'œil par Richard Estes, l'art de Kaz Oshiro aurait plus à voir avec les person-

nages ordinaires sculptés par Duane Hanson. Par la conjonction de la sculpture et de la peinture d'abord, mais aussi par le partage d'une ambiance post-pop quelque peu déprimée : un hyperréalisme désenchanté.

Et emblématique d'un âge de la décroissance – "une nature morte de ma génération", commente l'artiste. Dans le *Système des objets* (1968), Jean Baudrillard enregistrait la prolifération des objets, leur organisation autonome, et l'abstraction progressive de l'homme : "Si le simulacre est si bien simulé..., n'est-ce pas l'homme alors qui se fait abstraction ?" Chez Kaz Oshiro, ce monde des objets ne fait plus illusion, et dévoile à son tour son simulacre et son inanité intérieure. Et l'homme n'y fait pas retour.

Jean-Max Colard

➤ La pratique virtuose de Kaz Oshiro n'est pas sans rappeler l'art manuel et précis de la calligraphie nipponne.

Et emblématique d'un âge de la décroissance – "une nature morte de ma génération", commente l'artiste. Dans le *Système des objets* (1968), Jean Baudrillard enregistrait la prolifération des objets, leur organisation autonome, et l'abstraction progressive de l'homme : "Si le simulacre est si bien simulé..., n'est-ce pas l'homme alors qui se fait abstraction ?" Chez Kaz Oshiro, ce monde des objets ne fait plus illusion, et dévoile à son tour son simulacre et son inanité intérieure. Et l'homme n'y fait pas retour.

Common Noise Jusqu'au 20 novembre à la galerie Frank Elbaz, 7, rue Saint-Claude, Paris III^e, tél. 01.48.87.50.04.